

—Plus de doute, pensa Georges, après la lecture de ces quelques lignes ; ces dames ne veulent plus me recevoir. Cette lettre est froide et compassée ; c'est une formule polie pour me faire comprendre que je ne dois plus me présenter chez elles. . . . Elles seront obéies, murmura-t-il ; j'ai espéré en vain. . . . la fatalité me poursuivait. . . . Je m'en retourne dans la fange d'où j'aurais pu sortir si j'avais été aimé !

Il alla d'un pas ferme à un meuble qui contenait des spiritueux ; il saisit une bouteille et un verre, il emplit celui-ci et le vida d'un trait, trois ou quatre fois de suite, puis, prenant sa tête dans ses mains, il se jeta sur son lit en attendant l'ivresse ; une demi-heure plus tard, il était inconscient.

XIII

—Georges Laurin ! Spécial à cinq heures et demie, dit le commissaire de la gare en mettant sa tête de foaine dans la fenêtre de la cuisine, vers quatre heures de l'après-midi, le 7 août 188. . . .

Il allait s'en retourner, convaincu que son ordre avait été compris, quand Mme Laurin lui fit signe d'entrer ; il se rendit à son désir. Elle lui montra un siège et appela : Georges !

Le jeune homme, qui lisait dans le salon, vint à l'appel de sa mère.

—C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance, dit Mme Laurin, si tu pouvais te faire remplacer ce soir, tu sortirais avec Berthe, cela lui ferait du bien. Qu'en penses-tu ?

—Je le veux bien, répondit Georges, si l'on peut trouver un homme pour envoyer à ma place ; je vais aller au bureau voir si c'est possible, je reviendrai sans retard.

Le jeune homme sortit accompagné du commissaire.

Aussitôt qu'ils furent à quelque distance, Georges demanda :

—Es-tu allé avertir Doucet et Brown avant moi, où si tu t'y rends maintenant ?

—J'y suis allé avant de venir chez vous, répondit l'envoyé de la gare, mais je pense que Harry Doucet ferait bien mieux de rester chez lui, ce soir, car il est à demi ivre.

—Encore ! fit Georges avec colère. Pais, ayant réfléchi un instant, il s'arrêta.

—C'est inutile pour moi d'aller plus loin, ajouta-t-il, je partirai à cinq heures et demie ; va-t'en au bureau et dis qu'on peut compter sur moi, mais cache au chef de gare et aux télégraphistes l'état dans lequel tu as trouvé Harry, j'en aurai soin ce soir.

—Je garderai le silence assura le messager, et il continua sa route seul. Georges s'en revint chez sa mère.

—Non, mère, dit-il en rentrant, je ne puis rester ce soir, je puis faire prévenir Blanche Lortie, elle se fera un plaisir de l'accompagner.

—C'est inutile, fit Mme Laurin, elle doit venir quand même, mais je regrette que tu n'aies pu obtenir congé ce soir.

—Je le regrette moi aussi, confirma Georges, mais je ne pouvais me dispenser d'obéir aux ordres, maintenant que je suis sur le point d'être promu à la charge de conducteur ; ce serait perdre le fruit de plus de trois années de service pénible, et je sais que vous ne le voudriez pas.

—Certainement non, soupira la mère ; vas où ton devoir t'appelle.

Cependant, Georges avait fait ses préparatifs de départ. Il regarda l'heure à sa montre, il était près de cinq heures, c'était le temps de se rendre à son poste ; il embrassa sa mère et partit.

Après avoir marché quelques minutes, il s'arrêta au coin d'une rue et la scruta du regard. Il aperçut deux hommes qui se dirigeaient vers lui.

—Ce sont eux, murmura-t-il.

Et il attendit.

Les deux hommes étaient Harry Doucet et Robert Brown. Ils rejoignirent bientôt Georges, qui échangea un regard de pitié avec Brown, puis ils continuèrent leur route tous trois.

Harry avait bu, c'était manifeste, mais il n'était pas complètement ivre ; il avait conscience de sa dégradation et il avait honte ; il ne prononça pas une parole durant le trajet et, quand il fut arrivé à son char d'accommodation, il s'assit dans son

coin et se mit à feuilleter distraitement les reconnaissances de son chargement, pendant que les deux serre-freins mettaient tout en ordre en attendant le signal du départ, lequel ne se fit pas attendre.

A six heures moins le quart, le convoi s'ébranlait, quittait l'enchevêtrement de voies ferrées et se lançait à toute vitesse sur la longue route qu'il avait à parcourir.

A huit heures, on s'arrêtait à la gare de D. . . . , où il fallut prendre une nouvelle provision de charbon et d'eau pour la locomotive. Pendant que Laurin et Brown s'occupaient à cet emmagasinage, le conducteur entra au bureau télégraphique.

—Ma feuille de route, s'il vous plaît, dit-il au télégraphiste assis à son bureau.

—La voici, répondit celui-ci. Avec une restriction, cependant : Ne pas dépasser la gare de G. . . . avant neuf heures précises ; un train de construction à voie libre jusque là.

Harry Doucet signa le reçu que lui tendait le télégraphiste en même temps que sa feuille de route. Il mit celle-ci dans sa poche et rendit l'autre à qui de droit, et sortit juste au moment où tout était prêt pour continuer la course.

—Allez ! signifiâ-t-il en levant la main. Le train repartit.

La distance entre les deux gares de D. . . . et de G. . . . est de onze milles ; d'ordinaire, il fallait de trente à trente-cinq minutes pour faire ce trajet et pourtant, il y avait presque une heure que le train conduit par Harry Doucet était parti de D. . . . et la lourde machine ne cessait pas ses efforts ; on eût dit qu'au contraire, elle avait à cœur de fournir une course extraordinaire.

Tout-à-coup, alors qu'on contourait une courbe du chemin, un coup de sifflet strident retentit, long, sans interruption, puis par secousses comme si la main qui le mettait en opération eût été secouée par une brusque émotion. En même temps, on sentit à l'arrière-garde la secousse que cause le renversement du pouvoir de la locomotive. Trois secondes après, un choc épouvantable se produisit. . . .

Une collision avait eu lieu. . . . le train avait passé la gare de G. . . . malgré l'ordonnance que portait la feuille de route reçue à D. . . .

Au premier cri d'alarme poussé à l'avant, Harry Doucet s'était souvenu qu'il eût dû s'arrêter à G. . . . et en un instant il eut le pressentiment d'un malheur épouvantable causé par lui.

—Pour l'amour de Dieu, aux freins ! cria-t-il à Brown en joignant l'exemple au commandement. Il s'élança au dehors avec une énergie farouche, mais il était trop tard la catastrophe était consommée.

Pendant une minute il resta là, immobile, comme paralysé ; cependant, on appelait sur le lieu du sinistre, il s'y rendit en chancelant, suivi de Brown qui s'était mani d'une lanterne. Quand ils arrivèrent, ils virent le mécanicien et son aide, puis le personnel du train de construction, mais Georges Laurin manquait à l'appel.

On le chercha vainement pendant près d'une demi-heure, puis enfin on le découvrit ; il était mort, broyé sous les débris des wagons qui gisaient à côté du remblai.

.....
A dix heures et demie, la nouvelle de l'affreux accident et de la mort de Georges Laurin était répandue sur toute la ligne.

On veillait encore chez Mme Laurin à cette heure-là. Berthe était sortie avec son amie, et elles venaient de rentrer quand quelqu'un frappa à la porte.

Ce fut Berthe qui alla ouvrir.

—Pais je voir Mme Laurin un instant ? demanda celui qui avait frappé.

—Sans doute ! répondit Berthe, veuillez vous donner la peine d'entrer. Et elle introduisit l'étranger dans le petit salon que nous connaissons.

Un instant plus tard, Mme Laurin, prévenue par Berthe, entra à son tour dans le salon.

—A qui ai-je l'honneur de parler ? fit-elle, en s'adressant à l'inconnu.

—Je suis, répondit celui-ci, un télégraphiste employé à la gare du Grand-Tronc, et je suis chargé d'une triste nouvelle pour vous.

—Mon fils, mon fils ! cria la mère de Georges

dans un élan passionné d'amour maternel ; il est arrivé malheur à mon fils ! Mon Dieu, mon Dieu ! il est blessé. . . . mort peut-être. . . . Vite, parlez, monsieur, qu'est-il arrivé ? . . .

L'étranger hésita à porter le coup fatal à cette mère, qu'il voyait déjà désespérée à la seule pensée que son fils avait pu être victime d'un accident, pourtant, il ne pouvait se taire.

—Hélas ! madame, balbutia-t-il, c'est un grand malheur. . . . pas irréparable peut-être. . . . je ne sais. . . . je ne suis pas bien certain. . . .

La pauvre femme tremblait de tous ses membres, et sur son front perlaient de grosses gouttes de sueur.

—Enfin ! reprit-elle d'une voix brisée par l'appréhension, dites moi ce dont il s'agit. Mon fils est blessé. . . . mourant ?

L'étranger garda le silence.

—Il est donc mort ? fit-elle avec un rauque sanglot dans la gorge.

L'homme baissa la tête.

La pauvre femme, comprenant ce muet aveu, frissonna de tout son être, elle eut un hoquet, poussa un cri et s'affaissa lourdement sur elle-même.

Au même instant, Berthe et Blanche entrèrent ; elles avaient entendu le cri de Mme Laurin, et, pâles d'effroi, elles venaient voir ce qui se passait.

En apercevant sa mère évanouie, Berthe s'élança à son secours ; avec l'aide de son amie et du télégraphiste, elle parvint à la coucher sur une chaise longue, lui fit respirer des sels, lui frotta les mains, tout cela en vain ; la vie ne revenait pas.

L'étranger, voyant l'inutilité de leurs efforts, alla quérir un médecin et revint avec lui. A leur retour, Mme Laurin venait de reprendre ses sens ; elle tenait sa fille enlacée dans ses bras, toutes deux sanglotaient.

—Où, mon enfant, tu me reste seule ! On m'a pris mon fils. . . . Mon Georges n'est plus ! Taé, broyé comme son père ! Ah ! quelle fatalité nous poursuit donc, mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? . . .

Elle perdit de nouveau connaissance.

Pedro.

(La fin au prochain numéro)

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Potage à la purée de pois nouveaux.—Sautez des pois nouveaux dans du beurre avec persil en branches et ciboules, mouillez les de bouillon gras ou maigres, à volonté ; égouttez-les quand ils sont cuits et pelez-les pour les réduire en purée. Cette purée se conduira et sera employée comme celle de lentilles, en observant de la dégraisser avant de s'en servir, si elle n'est point au bouillon maigre.

Concombres à la béchamel.—Epluchez et videz des concombres, coupez les en forme de dés ; faites les blanchir à l'eau de sel ; égouttez-les ; jetez les dans de l'eau froide ; faites les sécher dans une serviette ; mettez-les ensuite, mais sans bouillir, dans une sauce faite avec de la crème, du lait, un morceau de beurre et un peu de farine, puis servez.

Saucisses à la purée de pommes.—Faites cuire les saucisses dans une poêle et, après les avoir retirées, mettez dans la graisse que vous aurez laissée sur le feu des pommes coupées en petits morceaux. Quand le fruit est cuit, remuez-le pour obtenir une sorte de compote sur laquelle vous placerez les saucisses.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Destruction des verrues.—Étendez une couche de savon noir sur une bande de flanelle que vous appliquerez sur la verrue au moyen d'une forte ligature et que vous laisserez en place jour et nuit. Après un petit nombre d'applications, la verrue sera assez ramollie pour pouvoir être enlevée par le raclage.